

iO

n°94

Programme Commun, Lausanne

#94 / Munstrum Théâtre — Shaheman — Rizzo — Lazare — Breban
Harbonn — Bobée & Meyniel — Lagarde — Printemps de la danse arabe
TIFA, Taipei — DañsFabrik, Brest — Berlinale



ÉDITO

ABSENCE

En mai 1872, Fantin-Latour présente au Salon son « Coin de table », qui, à défaut des Baudelaire, Banville et Hugo qu'il avait en tête à l'origine, deviendra culte par la présence conjointe de Rimbaud et de Verlaine. Plus fascinante encore que cet hapax pictural est l'absence du poète rabat-joie Albert Mérat, dont la défection à la séance de pose (« C'est Rimbaud ou moi ! ») sera escamotée par l'ajout espiègle, en ultime recours, d'un pot de fleurs flanquant la droite du tableau. On a raison de dire que l'histoire du regard est d'abord l'histoire de ce qu'il ne voit pas : la réalité fragmentée que propose le peintre, de la même façon que le photographe par son cadrage ou le metteur en scène par l'enceinte du plateau, est une injonction déguisée à la traverser et à en ignorer les limites apparentes. Le vide du hors-champ, chacun le remplit par sa propre exégèse, qu'elle soit angoissée ou heureuse, et il n'y a qu'un pas dès lors vers la mystique rédemptrice. Celle de Heidegger lorsqu'il prétend que la seule possibilité qui nous reste dans la pensée et la poésie, c'est la disponibilité pour la manifestation de Dieu ou pour son absence dans la catastrophe. Que nous sombrions face au Dieu absent. « *Between the idea / And the reality / Between the motion / And the act / Falls the shadow* » : c'est à l'exploration de cette ombre interstitielle qu'invitent les vers de T. S. Eliot et, tout aussi bien, les pages de I/O. À la recherche du temps perdu – et d'Albert Mérat, qu'y trouve certainement.

La rédaction

Prochain numéro spécial festival WET* le 20 mars

FESTIVAL PROGRAMME COMMUN
LAUSANNE, DU 27 MARS AU 7 AVRIL 2019

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

Munstrum Théâtre : 40° sous zéro
Gurshad Shaheman : Pourama Pourama
Christian Rizzo : Une maison
Lazare : Je m'appelle Ismaël

FESTIVAL PROGRAMME COMMUN PAGES 8-11

REGARDS PAGES 12-13

Léna Breban : Verte
Christelle Harbonn : Épouse-moi, tragédies enfantines
David Bobée & Corinne Meyniel : Louées soient-elles
Ludovic Lagarde : La Collection

PRINTEMPS DE LA DANSE ARABE PAGE 14

TIFA (Taipei) PAGE 16

RETOUR SUR PAGE 18
Aurélien Patouillard : Hulul

REPORTAGES PAGE 19

DañsFabrik (Brest)
Berlinale (Berlin)

Depuis sa création en 2015, I/O Gazette a couvert plus de **222** festivals à travers le monde.

Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Malainventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armenières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

On danse?

Mucem

Exposition
23 janvier – 20 mai 2019

Marseille



40° SOUS ZÉRO

« L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ DE S'EXPRIMER » ET « LES QUATRE JUMELLES »

MISE EN SCÈNE MUNSTRUM THÉÂTRE / TEXTE COPI

THÉÂTRE DE VANVES, FESTIVAL ARTDANTHÉ LE 23 MARS (VU À LA FILATURE, MULHOUSE)

« Réunies dans un cabaret mutant et futuriste, ces deux pièces au climat frigidifique mettent en scène les luttes fratricides de personnages cruels et extravagants en marge de la société. »

GRANDIOSE IRRÉVÉRENCE

— par Mariane de Douhet —

Ils sont monstrueux. Hilarants et totalement infernaux, flippants comme Guignol : les personnages composent un ballet cru et trash dans lequel, plus inquiétant que leurs masques, est ce qui gît en dessous : du cul et de la merde, des bas instincts, des obscénités qui ne cessent de gicler, le tout supporté par de l'héro qu'on s'envoie par hectolitres.

On assiste, avec une admiration pas éprouvée depuis longtemps, à l'emboîtement absolu d'un texte avec sa mise en scène, tant la dynamite grinçante de l'un – le grand brasier de la bien-pensance par Copi – trouve son apothéose, sa forme révélatrice, dans le burlesque des autres – les inquiétants personnages du Munstrum, anonymisés par des masques qui les recouvrent comme une seconde peau. Ils forment de fascinantes figures au croisement des créatures de Matthew Barney, d'un cabaret queer et des visages de Bacon. Ces masques, parfait dosage de réalisme et du grotesque qui le subvertit, sont ceux qu'on trouvait déjà dans « Le Chien, la nuit et le couteau », succès du OFF d'Avignon 2018 : signature plastique du Munstrum, leur simple apparition suscite un malaise immédiat, car rien ne perturbe la fixité uniformi-

sée du haut de leurs visages, alors même qu'on s'attendrait à voir ceux-ci déformés à la mesure des horreurs qu'ils professent, révélant l'humanité dans sa trivialité la plus cracra. « Je vais le chier » – Irina, jeune fille volage enceinte qui n'a aucune idée de l'identité du père, en parlant de son enfant. « Où est la seringue ? » – rengaine des quatre jumelles au bord de s'évanouir dans un nuage de coke et un bain de sang. Sans oublier le chien bouffeur de fœtus, les changements de sexe à gogo et les junkies japonisantes, ultraviolettes et totalement paumées.

“

Nous sommes monstrueux

Le texte de Copi est une jouissive trouée dans l'hygiénisme et le politiquement correct du moment. Sa grossièreté hilarante s'équilibre avec le superbe univers plastique déployé par le Munstrum – sublimes costumes de Christian Lacroix (une robe de reine queer en patchwork d'anoraks), scénographie parsemée de poudre blanche (il neige de la coke). La mise en scène brille par son orchestration virtuose des différents fronts : interprétation infiniment juste

du texte – surtout dans « L'Homosexuel... », où le flegme des comédiens accentue la radicalité des mots –, maîtrise de l'espace et des corps – les désarticulations finales des « Quatre Jumelles » rappellent les poupées de Bellmer. Les interludes musicaux agissent comme des pauses dans le déversement d'horreurs tout en ajoutant du mystère, tandis que se répondent les chromatismes respectifs des couleurs et de la lumière : gicllements rouges et rayons verts, obscurités menaçantes. « Le beau est toujours bizarre », disait l'autre. L'ébouriffante réussite du Munstrum tient en un art du contraste : la grossièreté gore de Copi met d'autant plus en pièces l'élégance plastique que celle-ci la « contient ». Un hypnotique effet de vases communicants se produit : notre envie de plonger dans cette humanité barbare, sanguinaire et incestueuse est à la mesure de la précision scintillante de la mise en scène et des comédiens, qui semble être la corde tendue depuis laquelle on peut l'observer sans s'y vautrer. Leurs excroissances et leur peau couleur chair, leurs allures de vivants, couplées à leurs pratiques trash, produisent ce désajustement nécessaire au déploiement d'une attention véritable, et au constat qui en surgit, joyeusement dérangeant : nous sommes monstrueux.

FOCUS

UNE MAISON

CHORÉGRAPHIE CHRISTIAN RIZZO / FESTIVAL MONTPELLIER DANSE, DU 22 AU 23 JUIN
(VU À BONLIEU SCÈNE NATIONALE D'ANNECY)

« Une maison comme espace mental, à l'image des traits dessinés à la craie sur le bitume, dans les jeux d'enfants. »

« LE SILENCE ET AUCUN MOT POUR LE DIRE »

— par Jean-Christophe Brianchon —

Une maison. Comme le lieu d'émergence de toutes nos fictions intérieures et l'espace qui permet à ceux qui l'habitent d'affronter le dehors. Comme un lieu de pensée et de vie, donc, mais aussi comme un endroit fermé que Christian Rizzo occupe pour nous ouvrir à la suite de son œuvre. De ses rêves.

À la suite, oui, puisque c'est en quelque sorte un nouveau cycle que le chorégraphe amorce avec cette pièce. Après une trilogie marquante fondée sur la réappropriation de pratiques de danses populaires qui avait pris fin avec le somptueux « Syndrome lan » et à la suite d'une jolie pièce dédiée au jeune public, voilà que le chorégraphe cannois vient en effet de donner à Bonlieu la première mondiale d'« Une maison », signant ainsi le point de départ d'une nouvelle façon de pratiquer et de vivre la danse. Si la pièce fait date par cette approche neuve, restent tout de même les marqueurs centraux des œuvres dernières de Christian Rizzo. Ainsi, l'espace se trouve coiffé d'une structure de néons qui rappelle les lumières du « Syndrome lan », et le plateau est occupé d'une imposante motte de terre

qui pourrait nous renvoyer à ce qu'était le cube blanc sur lequel grimait Kerem Gelebek dans « Sakinan göze çöp batır » en 2012 au Festival d'Avignon. Une forme de continuité, donc, puisque l'artiste reste lui-même, ce qui n'efface pas à nos yeux ce que le chorégraphe propose de neuf dans cette proposition. Alors que les précédentes pièces nous ramenaient à l'idée d'un corps performatif et d'une danse de pulsion synonyme de vitalité et de force, voici qu'on aborde ici le geste dansé d'une tout autre façon.

“

Le mouvement comme expression d'une intériorité

À sa manière, la danseuse Maya Masse résume avec justesse le sentiment qui s'en dégage quand elle évoque une écriture de l'espace et des corps qui impose aux interprètes de se placer dans un état d'absence plutôt que de présence à soi. Ou quand celui qui nous avait dernièrement habitués à faire de la danse un geste social et d'expression extérieure de l'être nous embarque à l'opposé de cela : vers le mouvement comme expression

d'une intériorité et point de départ des êtres tourmentés que nous sommes. Une autre vision, qui embarque et séduit par ses images, puisque là encore Christian Rizzo n'abandonne pas ce qu'il était et continue de tisser ce rapport graphique qu'il entretient au plateau. Ainsi s'enchaînent pendant l'heure que dure le spectacle des images à la beauté troublante, aussi poétiques qu'elles peuvent être violentes quand les couples s'enlacent, que les corps chutent et que la terre s'envole en nuages d'ocre dans l'air de la scène. Autant d'instant de grande intelligence et de beauté qui pâtissent pour autant parfois de ce que la démarche peut avoir de neuf. À l'image d'un jeune artiste qui essaie, Christian Rizzo nous ensevelit de signifiants et de symboles qui tous ont une place, mais peut-être pas encore la bonne, nous amenant vers un état de perte qui érode le fil de la compréhension de l'œuvre. Mais après tout, ne faut-il pas voir là à l'œuvre deux des plus beaux privilèges de la création : assister à l'œuvre d'un artiste qui cherche, et se perdre dans le silence des images de son intériorité.



« Une maison » © Christian Rizzo

JE M'APPELLE ISMAËL

MISE EN SCÈNE LAZARE

T2G (GENNEVILLIERS) DU 21 MARS AU 3 AVRIL (VU AU THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG)

« A la brutalité du monde, Ismaël oppose son imagination flamboyante : il écrit un film de science-fiction, métaphore poétique et surréaliste du monde tel qu'il le perçoit. »

DANS LE VENTRE PALPITANT D'UN CACHALOT ZINZIN

— par Mariane de Douhet —

A-t-on plongé dans les entrailles d'un champignon hallucinogène prémâché par Jésus, recraché par E.T. ?

On a eu envie de partir dix fois pendant le spectacle, tant la discontinuité du texte (euphémisme) et les hurlements enchaînés sans répit nous usaient, et pourtant, on est resté, comme si « Je m'appelle Ismaël » était né des viscères d'une Shéhérazade hallucinée, pulvérisant son fascinant kaléidoscope d'histoires, les enchaînant avec la même liberté qu'un orang-outan en train de faire un collier de pâtes, se foutant bien de l'ordre, si bien que, sans qu'on s'en aperçoive, le potentiel absolument urticant du dernier spectacle de Lazare s'était transformé en bave addictive. Ce superbe festolement du n'importe quoi, cette orgie du langage où s'encanaillent le Christ, des fesses en gelée, Alain Melon, des danseuses de French cancan, sur fond de blagues scatophiles et d'appétence pour le Choulax est excessif, éreintant, mais loin d'être dépourvu de sens (une histoire de disquette à implanter dans le cerveau, d'humanité à modifier) et surtout drôle.

L'humour est à la source de la force flamboyante du spectacle, en ce qu'il est le liant de toutes ces saynètes éclatées : Lazare et ses comédiens font rire, d'un rire franc, pas seulement d'épuisement, un rire sans cynisme parce que croyant vraiment à ce dont il s'esclaffe (là où le cynisme se protège par la distance), un rire véritable qui est peut-être le propre des êtres libres, c'est-à-dire hors sol, lunaires, hors Lune.

“

Une émotion à retardement

On comprend qu'ils nous parlent du monde, même si on ne saisit pas bien ce qu'ils nous en disent ; parfois, des éclairs de clarté fendent le bordel ambiant, et on dégage des préoccupations : interrogation sur le statut d'« étranger » - à un pays, et plus largement au monde -, drame de la perte de l'aura, inquiétude devant la fabrication uniformisante et le contrôle des individus. Lazare nous laisse la possibilité, comme dans la poésie, d'entrer dans un vers, de le quitter, puis d'y revenir. « Je m'ap-

pelle Ismaël » n'a pas besoin de défendre la liberté, il est un spectacle libre, éclatant les périmètres, insaisissable mais tans pis, gargantuesque, vorace et incompréhensible, mais peu importe, on ne sait plus, on soupire, on en veut encore, on est comme Ismaël devant la baleine, c'est trop gros, c'est trop grand, mais c'est la vie même. On aurait bien vu une girafe expulser son placenta sur scène, recouvrir les comédiens et musiciens, tous formidables, de cette douche biologique pleine de grumeaux, de ce mélange impur, dégou et vital à la fois. On aurait bien vu un bulldozer anthropomorphe se frotter contre du couscous - il y a du Dada chez Lazare. Le couscous, on le trouve dans la partie filmée du spectacle, où le charismatique metteur en scène - qui joue le rôle d'Ismaël - erre et cherche, divague et invente, va voir sa mère, dans un très beau passage distillant une émotion qui, par-delà le foutraque, ne cessera d'affleurer durant les 2 h 50 de spectacle, rendant cette galerie de désaxés infiniment attachants. Une émotion à retardement, en contrecour du don total qu'on a reçu sans s'en apercevoir.

FOCUS

POURAMA POURAMA

CONCEPTION GURSHAD SHAHEMAN / NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL, JUSQU'AU 17 MARS

« Devenir sujet de sa vie implique d'accepter son histoire. Dans un dispositif théâtral feutré, Gurshad Shaheman, interprète d'origine iranienne, raconte la sienne. »

ANNÉES ÉROTIQUES

— par Noémie Regnaut —

Gurshad Shaheman invite le spectateur au voyage de sa vie et lui fait vivre une expérience quelque peu hors du commun : celle de saisir la constitution d'une identité dans le temps long, qui se dévoile avec une sensibilité retenue et avec une délicatesse magistrale.

Car cette performance se construit avant tout comme le trajet d'un « moi » qui s'expose tout en se voilant, des rapports au père (l'enfance) et à la mère (l'adolescence) qui scandent les deux premières parties du spectacle, à la découverte de la sexualité à l'âge adulte, au cœur de la dernière partie. « Touch Me », « Taste Me », « Trade Me », ce triptyque aux titres équivoques, jouant sur la sensualité, renverse sans cesse les rôles et les places assignées, mettant le spectateur, invité à sa manière à « participer » au spectacle, face à sa propre responsabilité. Gurshad Shaheman brouille les cartes et renverse les rôles : qui de nous ou de lui est l'homme objet, celui qui donne ou celui qui reçoit, celui qui vend son corps ou celui qui l'achète ? Qui porte un masque, qui

se dévoile ? À la croisée d'une méditation quasi moraliste et d'un roman d'initiation, rencontre du troisième type entre Marcel Proust et Jean Genet, le performeur nous fait toucher, sentir, manger avec lui, de l'Iran à la France, du lit de la mère aux chambres d'hôtel dédiées aux amours clandestines, et nous en sortons ébahis de douceur et de confiance dans la possibilité de formation d'une identité personnelle. Toute la performance livre ainsi une appréhension sensorielle de cette identité fluctuante, dont les contours, si nous cherchions à les saisir, seraient bien plus sensibles qu'intellectuels.

“

Art du presque rien

Tout comme le plat de la mère qu'il nous a cuisiné et servi, et qui nous caressera l'estomac un bon moment, tout comme la voix suave de Googoosh, la diva iranienne dont les chansons ponctuent la pièce, la parole de Gurshad s'incarne progressivement tout au long du spectacle, dans

un lent déploiement guetté par l'anecdotique qui précisément lui donne tout son sens. Car l'anecdote, cet art du presque rien qui finalement constitue le tissu même de la vie, devient en même temps la manifestation de l'intime et d'une banalité dans laquelle chacun pourra se loger, à travers la parole du comédien. Si l'érotisme est l'art du montré-caché, alors « Pourama Pourama » s'affirme comme profondément érotique, nous mettant toujours face à un Gurshad plus ou moins insaisissable, à la fois présent et absent, dont la générosité se manifeste pourtant tout au long de la traversée qu'il nous offre. C'est précisément cette présence-absence qui nous laisse toute la place ; rarement on a vu un spectacle autobiographique aussi juste et autant tourné vers son public ; rarement la formule de Baudelaire « mon semblable, mon frère » aura si bien trouvé son écho. On le dira clairement : l'une des plus belles pièces de théâtre que l'on ait vues ces dernières années, et qu'il faut aller voir si l'on désire se réconcilier, un tant soit peu, avec soi-même et avec l'épreuve du temps qui passe. Merci, Gurshad !

LÀ
POL PI
28, 29 & 30 MARS

Créations

ZOOMING IN ON LOSS
ANN VAN DEN BROEK
4, 5 & 6 AVRIL

5 POP CONF'

1 INSTALLATION SONORE
CÉCILE BEAU

Incubateur artistique et citoyen

Incubateur artistique et citoyen

POP

PRINTEMPS #4
MARS > JUIN 2019

Péniche amarrée face au
61 quai de la Seine
75019 Paris

www.lapop.fr

20^e biennale de danse
du Val-de-Marne

21 mars
19 avril 2019

alabriqueterie.com

01 46 86 70 70

la briqueterie

CDCN DU VAL-DE-MARNE

europa

déesse | démone



RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

THE WIDE WEST SHOW!

CONCEPTION JOHANNES DULLIN, ARIEL GARCIA, GREGORY STAUFFER
ADC (GENÈVE) JUSQU'AU 24 MARS / ARSENIC (LAUSANNE) DU 28 AU 31 MARS

« "The Wide West Show!" critique les obsessions de productivité, d'efficacité et d'accélération de notre modernité, dont le clown devient ici la figure parodique. »

— par Marie Sorbier —

Imaginez un espace inconnu dont les frontières sont estompées par la pénombre qui le submerge. Un nouveau monde à découvrir, pour nous spectateurs, qui tentons maladroitement d'y construire des repères, déambulant à tâtons, malmenés par les lumières arlequines intermittentes mais toujours guidés par un fond musical électronique imposant. Le trio de clown des plaines de l'Ouest habite cette terre à conquérir, et c'est avec une folie moelleuse puis effrénée qu'il va tenter d'y interroger notre rapport à l'humanité. Et tout commence par une onctuosité régressive, un besoin de hugs capitonné aux pains au lait, une rencontre affective avec son semblable dans cet univers dont les règles semblent aléatoires et potentiellement anxiogènes. De cette fusion originelle naît l'emballage inéluctable, et les voilà qui se jettent dans une course folle où les chorégraphies endiablées de ces trois cow-boys ne sont pas sans rappeler les gênantes séances d'aérobic au Club Med Gym. Parfois voisins des Télétubbies, ils ne semblent plus pouvoir enrayer la mécanique, alimentant la nécessité de la performance malgré tout, se frayant un chemin vers une victoire qu'il faut absolument arracher. Le drapeau en damier brandi avec rage devient un double symbole de triomphe et d'appropriation du territoire. Gagner pour posséder, ou une dénonciation par l'absurde du cruel manque de silence et de pensée. Le verbe se fera chair une fois la guerre à la réussite consommée, et c'est par une bûche anthropomorphe qu'il sera temps de s'asseoir et de tester ensemble notre capacité d'empathie et la faculté performative du langage. Suisse prêt à accorder un semblant d'humanité à cette forme étrangère ? La parole du clown est toujours dans un extrême présent mais jongle sans cesse avec le réel ; ce pantin, ersatz de bois brut, parviendra-t-il par la seule volonté de l'artiste à atteindre une vie en soi ? C'est une proposition rafraîchissante, foutraque et encore en chantier mais qui s'imisce avec humour dans les failles narcissiques de nos sociétés contemporaines.

WATER WILL (IN MELODY)

CHORÉGRAPHIE LIGIA LEWIS
ARSENIC (LAUSANNE), DU 4 AU 6 AVRIL

« Pièce chorégraphique pour 4 performeuses, elle utilise le mélodrame comme point de départ, pour se métamorphoser en un récit dystopique en prise avec le langage. »

— par Augustin Guillot —

Entre elle et lui il y a encore la mer : écrasée, plate comme la pierre, sublime, désertée par la vie. » C'est la mort chez Marguerite Duras. Le mouvement organique prend apparence minérale, et sous un soleil d'extinction apparaît l'homogène monochrome d'une fin. Ça aurait pu donner naissance à une pièce chorégraphique faite de silence et de solitude. Mais la chorégraphe Ligia Lewis, que l'on a vue notamment danser chez Eszter Salamon, prend un parti absolument contraire pour embrasser cet horizon d'anéantissement. L'espace est nocturne, les oiseaux bruissent, les anges chantent, l'humanité (sous la figure de quatre performeuses) nous regarde yeux grands ouverts et grimaces ironiques au visage. Les ténèbres ici sont bel et bien gothiques, comme ce noir de presque une dizaine de minutes qui introduit la pièce et duquel émerge lentement la douleur d'un corps. Comme ces résonances de « L'Île des morts », de Rachmaninov, comme cette danseuse qui tend au ciel l'une de ses tresses pour mimer un geste de pendaïon. Bref, nous voici entrés dans l'enfer d'une trop luxuriante forêt où règne

d'avantage une imagerie de l'apocalypse qu'une véritable pensée chorégraphique de la fin. Peut-être parce que le gothique se transforme ici un peu vite en une esthétique de l'expression littéraire. La couleur noire pour les idées noires et la grimace pour la douleur : entre le sentiment et son incarnation plastique, non pas un écart, mais une redondance, une répétition, un mime - figures expressionnistes, mimiques outrancières, usage de la parole strictement pléonastique (une performeuse tombe, sa bouche grince alors d'un « I fall again »). Reprenant toute une série de routines formelles de la performance chorégraphique contemporaine - délitement de l'écriture, hétérogénéité des séquences, arbitraire du geste, subversion burlesque -, Ligia Lewis se retrouve du même coup à adopter une vision elle-même routinisée de cette mort à venir qui, chez elle, est bien plutôt une mort au passé, déjà vieille de plusieurs siècles (fantômes et autres zombies). C'est un univers bien trop vivant pour le néant qui nous attend - loin de la fin telle qu'elle se présente à l'horizon du monde moderne, loin de ces ténèbres sans paroles faites de soleil, de mer et de pierre.

LA QUESTION

YASMINE HUGONNET

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

L'impatience de toucher au but. Car nous l'avons formulé, le but, le point d'arrivée est explicite. Il y a un autre endroit, une prochaine réalité dont on rêve déjà. Au moment de la question, cela sous-entend le désir de s'approprier l'espace de la durée entre un maintenant et le moment d'arrivée, de le mesurer et peut-être même de l'anéantir ! On arrive bientôt ma chérie, c'est un peu moins long que tout à l'heure, ça se raccourcit et la prochaine fois que tu vas me demander ça sera encore plus proche... Aller vers, c'est toujours un processus. La problématique me semble-t-il, c'est qu'il nous faut une ferme énergie d'intentionnalité, donc une forme d'exposition à soi-même de ce que nous désirons atteindre. Et à la fois, pour que la vie soit belle, mais surtout pour rebondir sur les merveilles qui peuvent surgir par surprise de notre propre intentionnalité ou du monde, il nous faut de la souplesse, accueillir les détours, les portes closes, et déjouer la vue univoque d'un but qui enferme notre regard et supprime les potentialités. Attendre est-il devenu plus douloureux, plus effrayant qu'avant ? Le verbe « arriver » est chargé en français d'un poids moral, poids de la réussite, s'établir, être stable... À l'origine il s'agissait de toucher la rive, d'aborder. Cela emmène mes pensées vers tous ceux qui n'ont pu aborder à notre rive européenne et qui se sont noyés... Le temps ne s'arrête jamais ou n'avance pas, c'est comme on veut ; mais le mouvement de nos pensées, de nos organes, de notre respiration lui ne s'arrête jamais. Toucher au but, s'illusionner d'un point stable pour quelques instants... Ce que je trouve très complexe et magnifique c'est d'atterrir dans le présent ! C'est-à-dire de déployer de l'énergie pour reconnaître les coordonnées dans soi et dans le monde d'un moment particulier, unique, et d'y goûter pour ce qu'il contient de spécifique. Je fais de plus en plus l'expérience que les potentialités de notre vécu sont orientées par la perspective mentale que nous avons construite de notre situation. Il y a une part d'action qui se joue déjà dans la préfiguration du temps et de son contenu, il y a ainsi un bel espace de créativité dans la manière de formuler notre intentionnalité. »

Yasmine Hugonnet présente
« Chro no lo gi cal » du 3 au 4 avril
au Théâtre Vidy-Lausanne.

Comédie
de Genève!

Bd des Philosophes 6
1205 Genève
T+41 22 320 50 01

Love is a river
Inspiré de Platonov
de Anton Tchekhov
19 > 31 mars 2019

Alexandre Doublet -
Cie Alexandre Doublet

VR_I
28 mars > 14 avril 2019

Gilles Jobin -
Cie Gilles Jobin & Artanim

comedie.ch

RETOUR À REIMS

MISE EN SCÈNE THOMAS OSTERMEIER / TEXTE DIDIER ERIBON
MA SCÈNE NATIONALE DE MONTBÉLIARD DU 28 AU 29 MARS / THÉÂTRE
VIDY-LAUSANNE DU 5 AU 7 AVRIL (VU AU THÉÂTRE DE LA VILLE)

« Un état des lieux politique et humaniste de la société. »

— par Pierre Lesquelen —

Il fut un temps où Thomas Ostermeier s'en prenait vigoureusement à la politisation outrancière du théâtre contemporain, préférant ouvrir discrètement, dans les textes des répertoires classique et moderne, des pistes de réflexion sociologiques, économiques ou philosophiques. Dans ses récentes créations françaises, la parole politique s'est pourtant invitée discrètement au micro, le temps d'intermèdes graveleux dans « La Nuit des rois » ou d'observations badines dans « La Mouette ». Loin de ces processus d'actualisation fantomatiques, Ostermeier revendique désormais l'engagement de son théâtre face à la tragédie contemporaine, décidant d'aborder frontalement la montée des extrêmes. Ce « Retour à Reims » donne l'impression que le directeur de la Schaubühne cherche encore à légitimer cette nouvelle posture artistique, dans une forme d'art politique obsolète et laborieuse dans laquelle il se la joue « bon dialecticien » comme à son habitude, mais échoue à donner son théâtre, qu'il espère populaire, en partage et en gage. Au-delà d'une matière historique qu'il ne traite pas véritablement, le dispositif de « Retour à Reims » induit une réflexion plus intéressante mais peu fouillée sur la parole politique elle-même. De l'orateur à l'essayiste (en passant par le rappeur), le spectacle amorce un feuilletage des différentes modalités du discours, sans proposer toutefois de réelles perspectives pour évaluer leurs pouvoirs et leurs impasses dans le monde contemporain. En voulant résister aux stratégies énonciatives déployées par les tribunes dogmatiques, Ostermeier tente de faire du sujet politique (et de l'analyse qu'il profère) un simple vecteur de réflexion. Le texte de Didier Eribon, dont la scientificité est sans cesse modalisée par le sujet biographique, constitue alors un support opportun, et la voix blanche qu'adopte l'interprète féminine Irène Jacob pour couvrir les images creuse une distance acoustique supplémentaire. Les fréquentes interruptions du documentaire, dramatisées par des échanges plus ou moins passionnants (et bien joués) entre les trois protagonistes (de la moquette du studio aux théories complotistes), permettent là encore de dynamiser toute autorité médiatique. Les images filmées, qui font la part belle à Françoise Hardy et à Cocteau, ajoutent elles-mêmes leur lot de disensus, étant souvent sans rapport direct avec le texte, ou bien dans une contradiction joyeusement ironique. Ce « cinéma à niveaux multiples » que conçoit le personnage du réalisateur s'intègre alors à un dispositif dialectique plus radical qui, loin d'être un art engageant qui produirait un vertige épiphanique chez le spectateur, redouble l'impasse intellectuelle qu'il prend pour objet. En voulant répondre esthétiquement à l'agonie politique d'un collectif, en souhaitant évaluer l'insondable réversibilité des pensées et des convictions actuelles, le metteur en scène ne fait qu'éventer les perspectives. Si le spectacle mentionne l'efficacité fragile de l'art politique, et si son metteur en scène regrette l'implication des penseurs pour aider un certain mouvement social, la réponse artistique qu'il propose est désarmante tant elle embourbe la pensée dans une forme trop intellectualisée, confinée dans la tour d'ivoire inquiète de son studio d'enregistrement.

BSTRD

CHORÉGRAPHIE KATERINA ANDREOU
LES PRINTEMPS DE SÉVELIN (THÉÂTRE SÉVELIN 36)
DU 30 AU 31 MARS

« Avec pour seule partenaire de scène une platine vinyle, Katerina Andreou remet en jeu la limite entre autonomie et autorité, conditionnement et libre arbitre. »

— par Lola Salem —

La danseuse et chorégraphe grecque Katerina Andreou n'en est pas à son coup d'essai en solo, comme le prouve sa pièce « A Kind of Fierce », récompensée du prix Jardin d'Europe. Au fil de ses récentes créations, il apparaît que son idée du mouvement semble aller de pair avec une intensité toujours renouvelée, tirée au-delà du cercle émotionnel trop étrié. Avec « BSTRD », Katerina Andreou choisit d'explorer la connexion entre la cause et la conséquence – ou plutôt réception – du geste. Au point de jonction entre les danses réunies jaillit une forme d'énergie pure. Des motifs d'origine méditerranéenne se mélangent à des accents plus pop, notamment issus de la house, tels que soulignés par la

musique, l'emploi du vinyle, ainsi que la scénographie lumineuse. Des fragments de sirtaki et divers autres éléments de danses folkloriques se fondent dans un mouvement incessant à l'allure quasi bachique. Le patchwork s'agence dans une quête d'effacement de ses propres coutures. En proposant son corps comme réceptacle de cette fusion, Katerina Andreou déploie un morceau de bravoure qui vibre à travers elle et se propage comme par ondes. L'écoulement rythmique, la grâce du corps en action sont premiers. Quoique issus de danses hautement typifiées, ils défient tout processus d'identification stricto sensu. Les questions d'origine et d'originalité explosent au profit d'une jouissance pure et immédiate.

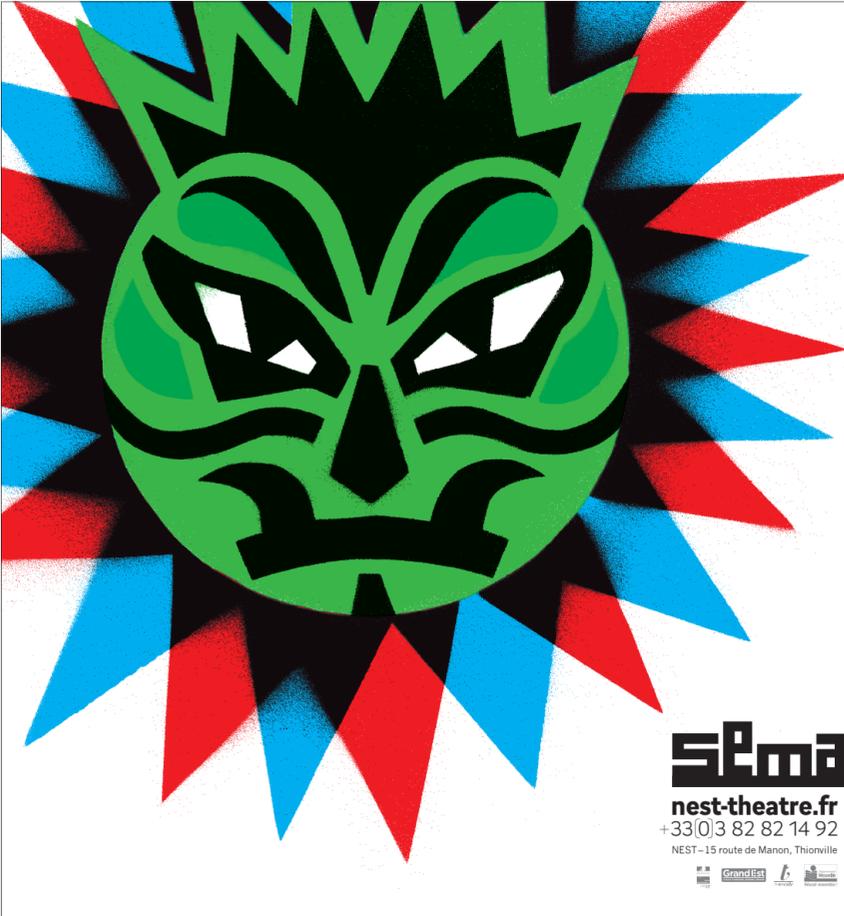
AFFORDABLE SOLUTION FOR BETTER LIVING

CONCEPTION THÉO MERCIER
ET STEVEN MICHEL
THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE DU
29 AU 31 MARS / CENTQUATRE
DU 5 AU 6 AVRIL
(VU À NANTERRE-AMANDIERS)

« Une réflexion sur la question du beau pour tous et l'objet idéologique. »

— par Victor Inisan —

Parfois, qui veut être trop actuel s'engonce dans la naphtaline : le nec plus ultra ne couve-t-il pas souvent des infrastructures archaïques ? Ainsi en est-il d'« Affordable Solution for Better Living » de Théo Mercier : derrière le phénomène (Ikea et son macrocosme), le metteur en scène et plasticien anime les mécanismes orwelliens qu'on connaît – aussi peu périmés que sémillants. « Vous êtes bien », « il ne faut pas vous inquiéter », « vous êtes sous contrôle » : la veine était déjà formolée chez Richter ou Sonntag, elle ne pulsera pas plus chez Mercier... Une série populaire produite par Endemol (les mêmes que « Money Drop » et « Secret Story ») n'aura-t-elle pas fini de rendre trendy l'angoisse cybernétique ? L'étagère « Kallax » immaculée, que le performer Steven Michel monte sous sa peau de culturiste, est inévitablement une arme de l'ennemi : elle ne sera qu'un nid de poussières historique et philosophique. La réflexion autour de l'espace était pourtant brillante : entre espace intérieur et espace naturel, une même conformité se répand, et le même désir d'appropriation : « c'est mon espace », « c'est mon intérieur », s'acharne-t-on à répéter en vain – avant que la nature se rebelle à coups de stroboscope (effet qu'Éric Soyer arrive à rendre particulièrement profond) pour terroriser l'homme dans un pauvre placard. N'était-ce pas le grand intérêt de la performance ? Mais l'ouvrage poétique est malheureusement sous-exploité : la proposition sonore et lumineuse était autrement plus opulente et post-moderne que la bavarde voix off... Théo Mercier a fait les mauvais choix, et l'on regrette qu'« Affordable Solution... » ait fait du vieux avec l'énergie du neuf : un décentrement de la dramaturgie l'aurait sorti avec brio de ses gonds rebattus.



NEST

VENEZUELA
Guy Helming
Patrice Doucet
30 mars > 1^{er} avril

LES IMPOSTEURS
Festival d'Avignon 2019
Alexandre Koutchevsky
Jean Boillot
31 mars

PRONOM création
Evan Placey
Guillaume Doucet
31 mars, 1^{er} avril

MASTER
David Lescot
Jean-Pierre Baro
1^{er} > 3 avril

BLANCHE NEIGE OU LA CHUTE DU MUR DE BERLIN
Samuel Hercule,
Métilde Weyergans
1^{er}, 2 avril

IS THERE LIFE ON MARS?
Héloïse Meire
2, 3 avril

CHANGE ME
Camille Bernon
Simon Bourgade
2, 3 avril

RESTITUTION DU YOUNG'N'CLUB création
Isabelle Ronayette & la troupe jeune du NEST
30 mars
entrée libre

30 mars > 3 avril festival ado
NEST - CDN transfrontalier de Thionville-Grand Est

nest-theatre.fr
+33(0)3 82 82 14 92
NEST - 15 route de Manon, Thionville

Grand Est
Mercure
Culture
Grand Est
Culture à Nancy

CDN NANCY LORRAINE
LA MANUFACTURE

VOYAGE EN ITALIE
MONTAIGNE / MICHEL DIDYM
AVEC LUC ANTOINE DIQUÉRO, LOÏC GODEC & BRUNO RICCI

12 > 22 MARS
GRANDE SALLE
CRÉATION

Dans le voyage, l'âme est disposée « à remarquer les choses inconnues ou nouvelles ». En pleine guerre de religion, Montaigne traverse l'Europe, il prend du recul, observe avec acuité les choses et les êtres. Les différences, toujours, sont un sujet d'émerveillement. Le spectacle tisse les textes des Essais et du Voyage en Italie et la mise en scène rend compte du mouvement de l'esprit.

Mar, Mer et Ven à 20h - Jeu et Sam à 19h
LOCATIONS : 03 83 37 42 42
Plein tarif 22 €, réduit 17 €, jeunes 9 €
Billets et abonnements en ligne sur
WWW.THEATRE-MANUFACTURE.FR

Spectacle présenté en partenariat avec
3 grand est
PRINTEMPS NANCY
Mercure
Culture
Grand Est
Culture à Nancy

Avec le soutien du Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle et de la métropole du Grand Nancy

ÉPOUSE-MOI, TRAGÉDIES ENFANTINES

MISE EN SCÈNE CHRISTELLE HARBONN / TEXTE CIE DEMESTEN TITIP
VU AU THÉÂTRE DE LA CRIÉE (MARSEILLE)

« Un spectacle polyphonique où les récits sont autant de métaphores pour dire la difficile conciliation du désir et du réel, à travers une succession de portraits qui nous mettent face à nous-même. »

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS
— par Noémie Regnaut —

Avec « Épouse-moi, tragédies enfantines », Christelle Harbonn et la compagnie Demesten Titip s'emparent des questionnements de la jeunesse au sein d'un drame où personne ne sera épargné. Des parents enfermés dans une vie absolument étriquée à Blandine qui préfère abandonner l'amour pour se chercher ailleurs, en passant par Adrien en quête (vaine) d'un sens à sa présence au monde, tous les personnages se heurtent au désir d'une liberté qui leur échappe et dont ils ne parviennent pas à saisir les contours. Il leur faudra une tragédie pour s'extirper de la torpeur quotidienne d'une petite banlieue suburbaine bordée par une forêt de conte, où toutes les maisons se ressemblent ; la tragédie, qui vient précisément révéler la possibilité de sursaut, de changement, qui peut dévoiler l'humanité de l'homme sous son vernis quotidien lorsque celui-ci vient à craquer de manière irrémédiable. Dès lors, Blandine, Adrien et les autres s'entrechoquent sur ce plateau où l'on distinguera un onirisme qui n'est pas sans évoquer celui d'un Joël Pommerat ou d'un Wajdi Mouawad, à

la lisière du fantastique et de l'épopée contemporaine. Portée par des comédiens d'une grande justesse, avec une mention spéciale pour la jeune Blandine Madec, incarnant le personnage éponyme, l'écriture de Christelle Harbonn et de la compagnie Demesten Titip se révèle d'une implacable lucidité sur l'enfermement et sur ses conséquences désastreuses, mais également sur les moyens d'y résister et de croire encore. Jouant de l'ambivalence du tragique et porté par une mise en scène ingénieuse, « Épouse-moi, tragédies enfantines » nous pousse ainsi dans les retranchements les plus sombres et les plus lumineux de cette quête de liberté qui nous concerne tous, en nous montrant des personnages qui assument leurs décisions jusqu'au bout, quelles qu'en soient les conséquences. Une expérience douce-amère, où l'on côtoie le désespoir sans pour autant s'y attarder, où la tragédie se fait aussi légère que ces suspensions d'étranges branchages qui peuplent le ciel de la scène, certes un peu inquiétants, mais qui laissent voir loin au travers.

Verte a onze ans, et, comme beaucoup de préadolescentes, elle commence à s'intéresser à un garçon de sa classe, un qui aime le foot, comme beaucoup de préadolescents. Sauf que voilà, Verte vient d'une famille de sorcières, et elle est bien embêtée que sa mère et sa grand-mère insistent tellement pour qu'elle travaille ses pouvoirs, elle qui préférerait goûter chez Soufi et aller voir des matches de foot. Grand nom de la littérature jeunesse, Marie Desplechin a publié « Verte » il y

a plus de vingt ans déjà, mais son livre reste d'une acuité particulière sur la jeune génération, qui, au fond, ne diffère pas tant que ça de l'ancienne. Ce sont Léna Bréban, qui signe également la mise en scène, et Alexandre Zambaux qui se sont collés à l'adaptation scénique du roman sur cette jeune fille qui rêve d'être comme n'importe qui mais surtout, surtout, pas comme sa mère. Quoi de plus classique que de se construire en opposition à ses parents ? Verte aspire à se fondre dans la masse, à ce qu'elle

distingue comme étant la normalité, là où sa mère n'est que sortilèges et exubérance. C'est en refusant de toutes ses forces le miroir que lui tendent Ursule et Anastabotte, les femmes de la famille, qu'elle finira par embrasser ses racines. C'est dans un grand voyage à la recherche d'elle-même que Verte s'embarque, sans trop s'en rendre compte. Et c'est en arrivant au bout de son voyage qu'elle finira par réaliser son rêve : retrouver son père. Pour accueillir l'histoire de Verte, Léna Bréban a confié la scénographie à Emmanuelle Roy et Marie Hervé. Pour ne pas effrayer les plus jeunes, metteuse en scène et scénographes ont fait le pari de l'humour et du merveilleux. Pari réussi lorsque le public, conquis, voit s'ouvrir sous ses yeux la caverne d'Anastabotte, pleine de bocaux, de chaudrons et de branchages. « Verte » est l'occasion d'une belle sortie familiale et, pourquoi pas, une façon de renforcer les liens entre les mères et leurs filles.

REGARDS

LOUÉES SOIENT-ELLES

CONCEPTION DAVID BOBÉE ET CORINNE MEYNIEL / LA BRÈCHE EN PARTENARIAT AVEC LE TRIDENT (CHERBOURG-EN-COTENTIN)
OPÉRA DE ROUEN DU 19 AU 20 MARS

« Une palette émotionnelle qui donne lieu à des vocalises pyrotechniques, lamentos poignants ou largos tragiques. »

TOUT GESTE EST RENVERSEMENT
— par Pierre Lesquelen —

Commande de l'opéra de Rouen créée dans la chapelle Corneille, « Louées soient-elles » se déplaçait ce week-end dans un autre espace sacré : l'arène circassienne de La Brèche, à Cherbourg (Pôle national cirque en Normandie), dans le cadre du festival Spring. Pour ce rituel féministe, David Bobée s'associe à Corinne Meyniel et livre comme à son habitude un spectacle pluridisciplinaire en mêlant cette fois opéra, danse et acrobaties. Véritable cimetière des paillettes opératiques, la « tourette » qui sert d'unique décor à la performance est encombrée au départ de vêtements

héroïques décharnés, costumes que les artistes vont tour à tour épouser et rejeter, effilochant sans cesse leurs coutures sclérosantes. Alors qu'ils voulaient opposer frontalement les archétypes lyriques de Haendel aux émancipations gestuelles des autres performeuses, Bobée et Meyniel composent finalement une hydre féminine qui puise sa force défigurante dans l'hybridation permanente de ses langages artistiques. Volontairement non surtitrés, les airs de sainte-nitouche ou de sorcière hystérique perdent leur pesanteur symbolique au profit de l'irradiation extralinguistique du chant, la voix s'élevant au

côté du corps contre une certaine emprise sociale et culturelle du logos. En décomposant leurs fétiches habituels, les chanteuses Aude Extremo et Yun Jung Choi montrent effectivement que ce spectacle n'est pas qu'une nouvelle mise en scène épique des Guérillères, mais une reconfiguration plus profonde du corps lyrique, lui-même engoncé traditionnellement dans des mélodées lancinantes, souffreteuses et aliénantes. Ce « catalogue complet de féminités fantasmées » approché par le seul répertoire haendelien fait cependant advenir cette réversion biculturelle des signes et des mythes convoitée par ses créateur.trice.s ? On

a le sentiment d'assister plus à une succession de vignettes édifiantes, qui reconduisent le régime allégorique qu'elles auraient pu transcender, qu'au traçage émancipateur d'un nouveau cycle féminin, à l'image de l'utopique « O » de Monique Wittig, arène insulaire conçue comme « un cercle parfait, que tu inventes pour les emprisonner et pour les vaincre ». Les corps pour leur part, munis de lances ou contorsionnés dans une mare de sang, constituent davantage des instruments expressifs mis au service de tableaux vivants que de réels fauteurs de troubles.

LA COLLECTION

MISE EN SCÈNE LUDOVIC LAGARDE / TEXTE HAROLD PINTER
THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD JUSQU'AU 23 MARS

« Quels réglages passionnels guident chacun de ces personnages entre fantasme et jalousie ? Pinter nous conduit sur de multiples pistes comme autant de départs de fictions... une collection. »

LE MINOU DE SCHRÖDINGER
— par Pierre Lesquelen —

Miracle annoncé ou papillotage racoleur, le nouveau spectacle de Ludovic Lagarde faisait planer un doute pinterien avant l'heure, tant le quatuor de comédiens qu'il réunit relève tout simplement du fantôme théâtral. En entrant dans l'écrin mythique des Bouffes du Nord, on est d'abord surpris que la belle scénographie d'Antoine Vasseur ripoline tout le génie du lieu en le transformant en simple boîte noire. Divisé en deux intérieurs péninsulaires, son décor remise la cabine téléphonique imaginée par Pinter en travaillant un contraste plus saisissant entre la blancheur aseptisée du ménage Horne à jardin, où un néon vertical fait office d'audace décorative, et la sombre colocation (et collection) décadente de Harry et Bill à cour, espace ouvert au lointain et dans les hauteurs sur des ailleurs énigmatiques. Entre la désaffection bourgeoise des galeristes (Valérie Dashwood et Laurent Poitrenaux) et le dandysme patibulaire des deux compères (Mathieu Amalric et Micha Lescot), une moiteur sourde et toxique circule entre les deux espaces, dans cette commune présence des mondes et des vérités possibles que la mise en scène de Lagarde travaille dans une perspective moins verbale que spectaculaire. En choisissant une pièce courte et peu bavarde du dramaturge britannique, qui regorge de pauses silencieuses, gestuelles et

musicales, le metteur en scène fait de la dramaturgie cérébrale de Pinter une matière organique (très accueillante pour la danse du ventre de Micha Lescot et l'engagement corporel d'Amalric et de Poitrenaux). Si « La Collection » est une pièce sur la force évocatrice et dévastatrice du langage, capable de façonner et de remodeler à lui seul toute une vérité, Lagarde fait du théâtre lui-même un art quantique où tout est à la fois représentation et défiguration, présence et absence (comme lorsque l'escalier tortueux de la maison de Harry fait apparaître en négatif, grâce à la pantomime de Poitrenaux, l'hôtel fictif du Libre-Échange). À la hauteur de sa distribution alléchante, le spectacle déclenche pourtant un léger ennui, inhérent sans doute au motif quelque peu galvaudé qui sous-tend l'intrigue, produisant moins de vertige interprétatif que d'autres labyrinthes pinteriens (l'énigme adultérine, que l'on a revue maintes fois depuis, même chez Zeller...). Ces quatre géants, qui emmènent énergiquement le texte dans tous ses recoins mélancoliques et vaudevillesques (n'ayant pas peur de jouer lourdement avec le mot « minou » en présence d'une femme), écorchent peut-être malgré eux le motif vapoureux et fragile qui hante son tapis, offrant un spectacle plus diffus que réellement polysémique.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

NÄSS (LES GENS)

CHORÉGRAPHIE FOUAD BOUSSOUF
ATELIERS DE PARIS CDCN LE 5 JUIN (VU AU POC ALFORTVILLE)

« "Näss" affirme le syncrétisme de la dimension populaire et urbaine de la danse hip-hop. »

— par Ludmilla Malinovsky —

Dans l'unité limitée d'une scène close, les danseurs présentent des rapports infiniment ouverts, reliant des gestes sacrés immémoriaux aux déhanchements profanes les plus actuels. La scène devient cette station, cet état passager où l'unité enveloppe un monde. Pas de grande complexité fonctionnelle, mais un mouvement sans aucune cesse. Des piétinements, des battements de bras, des roulements de tête, des forces expansives de direction et de distribution qui changent le corps des danseurs en grand tambour, en percussion vivante. Näss prend le patrimoine mystique des danses collectives de l'Atlas marocain, festives, guerrières ou rituelles, pour ce qu'il est, un mode immanent de vitalité et d'animation ; transhistorique, transculturel. Les gestes glissent, hallucinatoires, d'une capoeira à un jeté de poids. Rien n'est sûr. La grâce hellénique d'une olympiade cède à un élanement gnoua, cède à une ronde folklorique ou circassienne. C'est l'ignorance de l'histoire, celle qui agrandit et recule, les rites mystérieux, dans le plus lointain des âges. Le merveilleux les prend tous, lutteurs, amants, ravers, breakdancers, prieurs. Dans leurs gestes on trouve une même demande, une curiosité pour le corps, ses palpitations et ses sueurs. Une même chair, que les tribus religieuses les plus archaïques ont explorée pour en faire sauter les verrous et les bâcles, trouvant dans le corps une paradoxale échappée. Il y a une véritable révolution sensuelle dans ces anciennes chorégraphies collectives. Les cartésiens ont fait de Dieu une question métaphysique, une vue de l'esprit, quand les cultures et les religions primitives l'ont fait habiter le corps, faisant apparaître cet infini comme une éclipse, très précisément dans le dessaisissement de l'esprit, dans le corps ravi. Näss donne l'envie de connaître l'enivrement du soufi. Les musiques répétitives, douloureuses presque, laissent la frustration de ne pas pouvoir rejoindre les danseurs et tenter avec eux la transe, découvrir le corps comme un espace de délivrance. Danser pour faire silence. Puis les têtes des danseurs disparaissent derrière des tee-shirts : ne voir que ces torsos, ces troncs et ces jambes, seuls lieux de la grâce. Même si la place du visage dans la danse serait une question fascinante, il faut voir ces corps s'enlacer, s'allonger en une étrange chaîne neuve, comme un vieux pied de vigne, des corps comme des paysages qui vous jettent des ponts entre les gens.

PORTRAY

CHORÉGRAPHIE SHAYMAA SHOUKRY
INSTITUT DU MONDE ARABE, 24 MARS

« Une réflexion multiple sur la lumière intérieure... "Portray" a été créé par désir de dévoiler les multiples possibilités du corps à exprimer et faire grandir chaque être humain. »

— par Victor Inisan —

Dites-le en une phrase... Magistral tour de force de Shaymaa Shoukry, qui œuvre à l'émancipation d'un corps exulté (Noura Seif) au travers de motifs habilement mêlés entre différence et répétition ; d'un cheminement chorégraphique réfléchi depuis la plus minime agitation - à l'image d'un danseur qui, régi par la détente que commande le corps encore froid et imparfait surgissant à la scène, échaufferait affectueusement son outil de chair en se soumettant à ce qu'il ordonne (recherche de la gravité, mouvements hyperboliques, exploration musculaire) - pour se diriger avec une intelligence remarquable dans l'« état de danse », c'est-à-dire

une mise en alerte encouragée par le recroisement live de Mohamed Shafik - lorsque les muscles se bandent peu à peu (« devenant ce qu'ils sont », dirait la vulgate) et, par un subtil réchauffement lumineux, installant leur chair de plus en plus au fond du temps, ne charrient, en fait, rien d'autre que leur plaisir d'être (voir les cinq dernières minutes explosives), la danseuse ingambe jouissant elle-même d'avoir accompli le trajet chorégraphique tel un parcours du combattant vers la liberté ; ou comment le corps aboutit à un état de grâce en une seule et même phrase où le souffle haletant se cherche autant qu'il s'invente... Rêvait-on de se prêter à l'exercice de style ?

« La première édition du Printemps de la danse arabe fera circuler les publics entre sept lieux : Chaillot-Théâtre national de la Danse, l'Atelier de Paris / CDCN - JUNE EVENTS, le CND Centre national de la danse, le CENTQUATRE-PARIS, le Tarmac-La scène internationale francophone, Le Musée national de l'histoire de l'immigration et l'Institut du monde arabe. »

AGENDA

SOIRÉE DE LANCEMENT DU PRINTEMPS DE LA DANSE ARABE #1

NIDAL ABDO / AKEEM H. IBRAHIM / SALIM MZÉ HAMADI MOISI

« 3 pièces chorégraphiques propulsées par la fougue de la jeunesse : une création contemporaine de Nidal Abdo/Collectif Nafass (Palestine et Syrie), un hip-hop hypnotique en pas de deux d'Akeem H. Ibrahim/Compagnie Uni'son (Comores) entre un corps et la lumière, et un hymne à la révolte entre Krump et hip-hop contemporain de Salim Mzé Hamadi Moisi/Compagnie Tché-za (Comores). »
22 mars, Institut du monde arabe

ADEL EL SHAFEY / SELIM BEN SAFIA

« Deux visions singulières de la danse dans l'adversité : un solo d'Adel El Shafey (Égypte) en déséquilibres et en suspensions, suivi d'un duo de Selim Ben Safia (Tunisie) où thème du courage s'incarne dans les mots de la poétesse somalienne Warsan Shire. »

23 mars, Institut du monde arabe

KAWA, SOLO À DEUX

CHORÉGRAPHIE AÏCHA M'BAREK ET HAFIZ DHAOU

« L'artiste peut-il, naïvement, se penser affranchi des lois générales qui cadrent les productions, assignent les fonctions, forgent les représentations ? L'artiste chorégraphique s'invente en se saisissant du corps à corps de l'espace et du temps. Kawa est cet espace mental disputé à la contrainte. Kawa est le solo de l'être à reconstituer, comme on boit son départ pour un nouveau matin. »

24 mars, Institut du monde arabe

HAFLA

CONCEPTION NABIL DJEDOUANI ET ROCHDI BELGASMI

« Hafila se veut une performance vivante engagée dans un combat d'images, une plongée dans l'imagerie des luttes du mouvement Rock against police de Nabil Djedouani, au rythme de la danse émancipatrice de Rochdi Belgasmi et aux sons des platines électro orientales de Dj Kasbah. Dans le cadre de l'exposition Paris-Londres. Music Migrations (1962-1989). »

19 avril, Musée National de l'Immigration

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

PRINTEMPS
2019

QUI A TUÉ MON PÈRE création
Édouard Louis – Stanislas Nordey
12 mars – 3 avril

FÊLURES création
LE SILENCE DES HOMMES
D' de Kabal
20 mars – 13 avril

FAUVES création
Wajdi Mouawad
9 mai – 21 juin

VUES LUMIÈRE création
Isabelle Lafon
10 mai – 5 juin

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20^e
métro Gambetta

Le Monde

LA BANDE DESSINÉE AU CROISEMENT DES ARTS

PULP
FESTIVAL

5-7 avril
2019

EXPOSITIONS JUSQU'AU 28 AVRIL,
SPECTACLES, CINÉMA, RENCONTRES, LIBRAIRIE...

LA FERME DU BUISSON SCÈNE NATIONALE DE MARNE-LA-VALLÉE

LAFERMEDUBUISSON.COM / RER A NOISIEL

avec la complicité

MYTHOLOGY UPON THE TABLE

MISE EN SCÈNE BABOO LIAO

VU AU NATIONAL THEATER AND CONCERT HALL (TAIPEI)

« Un banquet présenté par Lévi-Strauss et le Shakespeare's Wild Sisters Group. »

— par Marie Sorbier —

L'origine de ce projet, l'eau, Homère et l'interrogation de Baboo Liao sur la façon dont peuvent résonner aujourd'hui les mythes antiques grecs pour un Philippin, un Coréen, une Taïwanaise, un Chinois, une Indienne et une Japonaise. Comme dans l'adaptation de « L'Odyssée » de Mary Zimmerman, Ulysse est absent et ce sont les personnages secondaires qui prennent la parole : Pénélope, Télémaque ou Athéna en chair, en os et surtout en objets. Nous avons déjà évoqué le talent si particulier de ce jeune metteur en scène taïwanais lors de son passage à Avignon en 2017. Baboo est un maître dans l'invention d'un ballet hétéroclite d'objets du quotidien qui soudain se dotent d'une charge symbolique et d'un sens à la fois nouveau et évident. Tous réunis autour de cette somptueuse table dressée, support à toutes les rêveries et à toutes les métamorphoses, ils usent autant des artifices de la scène que de l'intimité des histoires de chacun. Ils se racontent, tricotent avec les poncifs de leurs pays respectifs, leur enfance et leurs voyages et les traces qu'il en reste. Un vidéaste au plateau n'aura de cesse de donner à voir ce que le dispositif bifrontal cache parfois, de distendre l'importance d'une boîte de conserve, d'un couteau ou d'un *rice cooker*. Tout à la fois fonctionnelles et fictionnelles, les images ici sont le septième personnage et accompagnent le public dans cette immersion terriblement envoûtante et esthétique. C'est à un périple fascinant que nous assistons, médusés par tant de maîtrise scénique et galvanisés par le goût du sang neuf. Car tout semble éclairé sous un jour nouveau : les mots prononcés, les corps en mouvement, les objets usuels ritualisés, l'adresse au public. Cette chorégraphie théâtralisée, allégorie des différents états de l'eau, agit sur le spectateur comme un charme vaporeux : l'humour rafraîchissant ou la beauté engloutissante, l'émotion humide ou l'incompréhension gazeuse se succèdent et trouvent dans cette épopée l'essence d'un théâtre contemporain.

THE POSSIBLE MEMOIRS OF A TRAITOR

MISE EN SCÈNE TORA HSU / TEXTE CHEN LI-YING

VU AU NATIONAL THEATER AND CONCERT HALL (TAIPEI)

« Une pièce chorale du quotidien de gens au royaume de la maladie. »

— par Marie Sorbier —

C'est un lieu commun, mais il est parfois agréable voire important de l'expérimenter à nouveau. Les productions venues d'ailleurs offrent à nos yeux culturocentrés un bain de jouvence, une chance de voir autrement les potentialités de l'outil théâtre. À Taipei, une nouvelle génération de metteurs en scène construit sur les plateaux une iconographie et une dramaturgie très personnelles tout à la fois baignées d'Asie et résolument contemporaines. En s'attaquant frontalement au sujet délicat du HIV (via l'angle de la lutte pour les droits LGBT), le duo Chien Li-ying et Tora Hsu défriche un pan de leur histoire récente et en propose une possible reconstitution documentaire. Le rapport au réel n'est ici qu'un artifice de fiction habile qui permet au public de se laisser aller en confiance dans le récit épique, porté avec enthousiasme par des comédiens tous justes et généreux. Les frasques des fêtes, la sexualité sous contrôle et la difficulté de l'amour quand la maladie envahit le quotidien s'enchaînent sans relâche, avec cette si belle urgence de vivre que seule la confrontation avec la mort permet.

L'élément architectural central, pivot de la scénographie, devient tantôt le support des images vidéo tournées en live, une chambre ou une boîte de nuit, un intérieur familial ou encore, une fois les portes fermées, l'extérieur du foyer comme lieu propice aux confidences, sorte d'antichambre au départ. La finesse sans prétention de la mise en scène offre au texte l'écrin qui lui est nécessaire pour toucher à l'universel. Qui que nous soyons, l'intention est accessible sans filtre et nous implique presque malgré nous dans cette saga qui prend les atours d'un manifeste d'une génération meurtrie et stigmatisée que l'on soit aux États-Unis dans les années 1980, en Afrique, en Europe ou à Taïwan dans les années 2000. La difficulté d'aimer, d'assumer son chemin et de préserver ceux qui ne le comprennent pas est évidemment similaire ici ou ailleurs, mais le théâtre de Tora Hsu, loin de l'esthétisme rodé de Christophe Honoré ou du pathos hors d'haleine de Wajdi Mouawad, trouve une voie nouvelle, simple, sans détour conceptuel ni explosion sentimentale. Un théâtre pensé pour ceux qui le regardent.

TIFA

Taiwan International Festival of Arts,
Taipei, du 16 février au 21 avril 2019

— par Marie Sorbier —

Nous y étions pour l'édition 2018 et y découvriions alors la vitalité de la scène taïwanaise encore assez méconnue sous nos latitudes, bien que leur présence très remarquée dans le OFF d'Avignon depuis quelques années a contribué à les faire exister dans nos imaginaires scéniques. Le Taiwan International Festival of Arts prend place chaque année au printemps au sein du majestueux théâtre national de Taipei, deux temples jumeaux au cœur de la ville dédiés au spectacle vivant. Pour cette onzième édition, le festival accueille notamment la création de Christian Rizzo « Une maison », « Histoire(s) du théâtre (I) » mise en scène par Milo Rau ou encore le merveilleux « Germinal » des Belges Goerger et Defoort que le public français avait découvert au festival d'Avignon en 2013. À côté de ces productions internationales choisies avec soin et la conscience aigüe d'être le maillon essentiel voire unique de l'éducation au regard, les productions locales ne cessent années après années de surprendre par leur justesse contemporaine. La preuve en est le partenariat de coopérations sur le long terme que le National Theater a signé avec le Phénix, scène nationale de Valenciennes, et la venue au Festival d'automne prochain puis en tournée en France du très étonnant « Dear Life », une adaptation des nouvelles d'Alice Munro à la sauce extrême orientale. Le théâtre taïwanais se crée une identité et c'est une chance de pouvoir assister à cette éclosion.

théâtre
olympia

22 > 24 mars
FESTIVAL
WET°

T
aujourd'hui,
c'est
demain

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 64 50 50
cdntours.fr

La pléiade

LE PETIT
FAUCHEUX

université
de TOURS

Centre
Val de Loire

7 TOURAINE
LE DÉPARTEMENT

TOURS

Inrockuptibles

io

© Marie Sorbier - graphique : Lucie Vassier - Adobystyle

RETOUR SUR

HULUL

MISE EN SCÈNE AURÉLIEN PATOUILLARD
VU AU PETIT THÉÂTRE DE SION (SUISSE)

« "Hulul" est un classique pour enfants d'Arnold Lobel (1976) dont le personnage est un vieux hibou : mais au théâtre, Hulul est Marion Duval, actrice intrépide, clown et danseuse. »

LIBRE COMME HULUL

— par Marie Sorbier —

Voilà un spectacle jeune public qui déménage. D'abord parce qu'il n'est pas à destination unique d'un public jeune, et ensuite parce que c'est à une visite augmentée et hallucinée de la maison d'Hulul que l'on assiste, naviguant entre rire, incompréhension, lâcher-prise et poésie du quotidien. Subtile mixture qui se laisse absorber sans se presser, portée avec étrangeté par la présence hypnotique de Marion Duval, loseuse libre et attachante en short Marvel, qui soliloque sur la solitude irréductible de l'être humain, sur la beauté âpre du temps qui passe et sur les amitiés versatiles avec une nonchalante désinvolture étonnamment désirable. Après le passage en revue des derniers travaux home made, nous assisterons à la cérémonie du thé aux larmes, où il s'agira de s'inquiéter du devenir de la purée lorsque les yeux sont plus gros que le ventre, ou du sort de son kebab préféré, dont la simple évocation

provoquera une tristesse viscérale qui empêchera même les mots de s'échapper des sanglots. Très vite, les murs de la maison deviennent trop étroits pour tant de rêves et de talents, et il faudra les détruire à coups de balançoire ou monter sur le toit et tutoyer la Lune et l'hiver. Foutraque et résolument contemporaine, « Hulul » ne se laisse cloîtrer dans aucune case, et ces spectateurs si exigeants que sont les enfants ne s'y trompent pas ; connectés comme une évidence avec cet univers absurde, ils partagent avec joie ce morceau de terrain vague peuplé de mille sentiments.

La nouvelle création de Marion Duval, « Cécile », est présentée cette année à Programme Commun, du 20 au 31 mars à l'Arсенic (Lausanne).

LA PHOTO



« Black Off » de Ntando Cele, Théâtre de Vidy-Lausanne, du 6 au 7 avril © Elisa Mendes

I/O Gazette n°94 — 15.03.2019
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris, FRANCE
SIRET n°81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef :
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général :
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint :
Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr
Responsable publicité & partenariats :
Philippe Dinero philippe.dinero@iogazette.fr — 06 63 02 20 62
Conception de la maquette : Gala Collette
Ont contribué à ce numéro :
Leila Amar, Mariane de Douhet, Augustin Guillot, Victor Inisan, Pierre Lesquelen, Ludmila Malinovsky, Noémie Regnaud, Loal Salem, Audrey Santacroce
Photo de couverture : © Alain Laboite

L'HUMEUR

« Osso bucco est un corps écartelé. »

Françoise Héritier
dans « Le Goût des mots »

À LIRE

RAINER MARIA RILKE, AUGUSTE RODIN,
CORRESPONDANCE (1902-1913)
(GALLIMARD)

« Pour la première fois rassemblée, cette correspondance retrace la relation entre deux hommes à priori dissemblables : le jeune poète désargenté maîtrisant encore mal la langue française et le sculpteur au faite de son art et de sa gloire (...) un échange émouvant, à la croisée des générations, des disciplines artistiques, des langues et des cultures, entre deux personnalités hors du commun. »

QUAND LE CIEL PLEUT D'INDIFFÉRENCE
SHIGA IZUMI, TRADUIT DU JAPONAIS PAR ELI-SABETH SUETSUGU (EDITIONS PICQUIER)

« Un homme parcourt les rues désertes et les jardins vides d'une petite ville proche de Fukushima, les poches remplies de nourriture pour les chats et les chiens livrés à eux-mêmes. Ce promeneur solitaire est revenu dans son pays natal pour prendre soin de sa mère, à la recherche de souvenirs éparpillés autour d'un amour d'enfance. »

REMEMBER BAUDRILLARD
SERGE LATOUCHE (FAYARD)

« Se rappeler Baudrillard aujourd'hui, c'est exhorter à l'extrême lucidité, celle à laquelle l'auteur des "Cool Memories" s'est exercé toute sa vie durant. Une lucidité qui lui fit annoncer et analyser, dès les années 1970, le monde dans lequel nous vivons : terrorisme, hyperconsommérisme, artificialisation générale. »

AVIGNON 1968 & LE LIVING THEATER,
MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTION
ENTRETIENS RÉALISÉS PAR EMELINE JOUVE
(EDITIONS DEUXIÈME ÉPOQUE)

« Une immersion dans ce mois d'été 1968 avignonnois : un voyage dans le temps pris en charge par des témoins ayant vécu les événements de juillet et dont les entretiens sont retranscrits dans ce volume, mais aussi par ceux qui sont revenus sur cette période passionnée par le biais de la fictionnalisation. »

DAÑSFABRIK, BREST : DANSE BLANCHE

— par Mariane de Douhet —

Tentation, à l'issue de la 11^e édition du festival brestois DañsFabrik, de dégager un nouveau courant esthétique qu'on appellerait le « rétentionnisme », dont la ligne forte consisterait à retenir le mouvement, à contenir celui-ci dans une gangue de gestes économes et austères, empêchant le basculement du corps dans l'élan jubilatoire qui semble le faire danser tout seul, lui préférant la sobriété sérieuse d'un geste sous contrôle, dont le pas — la marche — paraît être la parcimonieuse métonymie.

À l'exception du grandiose carnaval vitaliste de Marlene Monteiro Freitas, qui venait clore le festival et offrir le déchaînement physique tant retardé, la convergence des propositions troublait, d'autant plus qu'une partie des créations étaient découvertes et nunc par les programmeurs. Sans verser dans la symptomatologie, on pouvait reconnaître à la sombre Stimmung de fin du monde une influence nourricière tant dans les thèmes abordés — l'entropie chez les Chiliens de « Peso muerto », la fragile présence humaine sur fond de chaos pour la Libanaise Yalda Younès, dans « A Universe Not Made for Us » — que dans les partitions dansées, entre minimalisme et désincarnation : sur de grands plateaux blancs cliniques, à même le béton nu ou sur de sobres planches de bois (ambiance table rase), on a ainsi vu des corps marcher, se plier, faire des allers-retours, déposer de la vaisselle sur un matelas aquatique, le tout extrêmement posément, mé-

caniquement, faces graves, allure d'automates anémiés, et volonté de neutralité affichée. Cette épreuve, qui n'est pas sans donner le sentiment d'une danse exsangue, pourtant, interroge énergiquement le spectateur : d'où vient un tel épuisement ? Faut-il y voir une danse qui, ayant absorbé dans ses fibres la décomposition du monde, entend recomposer un alphabet de gestes, fractionnant ainsi le mouvement en atomes, comme chez Gaël Sesboué ? L'univers est en mouvement, mais le corps ne l'est plus, semble murmurer la création « Peso muerto ».

“
Cru et exigeant

Même tendance à l'inventaire de ce qui reste dans la performance de Lénio Kalkléa dans son « Encyclopédie pratique », une des propositions les plus intéressantes du festival, qui reconstruit, à partir de l'observation des habitants d'Auber-villiers, une grammaire de gestes, familiers mais devenus méconnaissables, ambiguïté qui nous désorientait presque autant que la mollesse à la fois voluptueuse et catastrophiste des quatre interprètes se vautrant contre des cubes en mousse (sans parler de la sidérante présence de Lénio Kalkléa elle-même, toute en force masculine). S'agit-il de rétablir un équilibre avec ce monde trop rapide et trop goinfre, de ralentir les flux, en opposant à la profusion le risque de la disparition ? Le « Layl (Night) » d'Ali Chahrour, élé-

gant méditation sur la perte, faisait écho à l'énigmatique et lancinante performance de Josef Nadj sur la disparition, où, le visage couvert de bandelettes, le colosse serbe ainsi momifié danse avec son double — un inerte pantin —, produisant, dans un dispositif qu'on lui connaît — une petite boîte noire lugubre — une anxiogène réflexion sur le temps et la mort, venant compléter un très beau travail photographique dans lequel un cadavre de crapaud séché épouse des formes vivantes sans qu'on sache jamais qui, de l'animé ou de l'inanimé, contamine l'autre. La radicale respiration, le cri d'exultation est venu des créations de Volmir Cordeiro dans « Époque » et — magistralement — de Marlene Monteiro Freitas — deux propositions qui, sans hasard, dataient déjà de quelques années —, cabaret expressionniste furieux pour l'un, cérémonie païenne de statues souffrantes pour l'autre, sur fond de cymbales hystériques, démesure tragique et revigorante à la fois. D'exceptionnelles créations musicales, mêlant son organique d'avant le monde et érucations de tambours — hallucinante composition du musicien Philippe Foch —, venaient apporter la part manquante de chair, le gouffre sensible dans lequel on aime à plonger, planche de salut face à un sentiment global de sous-exploitation des corps et d'austérité. Cru exigeant, le festival de Brest offrait cette année d'antracite échos à l'atmosphère générale et illuminait celle-ci par la richesse des sensations et réflexions qu'il engage.

DañsFabrik (Brest), du 25 février au 2 mars 2019

REPORTAGES

BERLINALE : VACHE MAIGRE POUR L'OURS ALLEMAND, OU QUAND ISRAËL SAUVA BERLIN

— par Leïla Amar —

Cette année marquait la 69^e édition du festival du film international en Allemagne, la célèbre Berlinale. Si son âge évoque l'érotisme et l'insolence, son contenu était tristement banal et dénué de ce que l'on est en droit d'attendre d'un festival de cette envergure.

Pas moins de quatre cents films toutes sélections confondues, quinze en compétition pour le fameux Ours d'or, il semblait évident que nous allions avoir peine à choisir entre les chefs-d'œuvre proposés, mais non. Les scénarios cousus de fil blanc, les « pourquoi avoir fait ce film maintenant » restés sans réponse, les réalisations pauvres et dénuées de réel message, la subjectivité quasi absente, les demi-heures inutiles en pagaille et tant d'autres incohérences successives ont fait de ce festival une immense déception. Dieu (ou qui que ce soit d'autre) bénisse cependant Emin Alper, le réalisateur turc qui signet cet envoûtant « A Tale of Three Sisters » (« Conte de trois sœurs ») situé au cœur des hauteurs anatoliennes, où tous les ingrédients d'une histoire bien ficelée participent à insuffer à ce film ce que le spectateur vient chercher en prêtant quelque deux heures de sa vie à l'œuvre d'un autre humain pour qui le temps est aussi sinon plus précieux : un peu de magie. Chaque recoin de cette œuvre est empreint de beauté, de la réalisation à la lumière en passant par la musique ou le jeu d'acteurs, mais surtout l'histoire, une histoire d'amour sous toutes ses formes et spécialement

d'espoir, si crucial dans la Turquie d'aujourd'hui. Justice doit être faite également à ces films de grands espaces, où la nature semble être devenue le seul refuge pour l'homme du xxi^e siècle. Que ce soit dans l'opus en compétition « Out Stealing Horses », du Norvégien Hans Petter Molland, ou « Light of My Life », en sélection Panorama de l'inclassable acteur-réalisateur-scénariste Casey Affleck, la nature abrite les doutes, les peurs et les questionnements multiples de personnages pour le moins complexes et développés. Quand Affleck nous livre une histoire de relation père-fille, il y injecte de réelles pistes de réflexion sur la place des femmes dans une société essentiellement masculine.

“
Subjectivité absente

Que deviendrait l'humanité sans ses femmes, quel individu deviendrait homme si son genre était seul sur terre, sa survie même dépendrait-elle de celle de la femme ? C'est avec ses tripes qu'il dirige et joue, et si la scène d'ouverture dure une dizaine de minutes, nous offrant deux valeurs de plan tout au plus, l'humble point de vue est magistralement annoncé dès le départ : je fais comme je sens et tant pis si cela ne correspond pas aux codes. « Je n'avais pas de but particulier en faisant ce film, c'est parti de conversations nocturnes que j'avais avec mes fils et qui généraient des réflexions intéressantes. Je voulais simplement créer

un sentiment de réelle intimité entre Anna (Pniowsky) et moi en nous faisant apparaître ensemble au même plan le plus possible. Je crois qu'au final, c'est un film sur la notion d'équilibre. » Si de tels objets sont passés presque inaperçus dans cette Berlinale de l'ennui, c'est pour malgré tout laisser la place au grand gagnant, « Synonymes » (en salles le 27 mars), de l'Israélien Nadav Lapid. Si la critique est mitigée sur cet objet d'art aux accents godardiens, impossible de ne pas saluer Lapid pour avoir utilisé toute la subjectivité manquante dans la plupart des œuvres de ses concurrents. Dans « Synonymes », il se raconte nu en filmant les sensations de Yoav (son propre personnage) plutôt que ses actions. « Synonymes », c'est l'histoire de sa décision, au début des années 2000, d'enterrer Israël et sa langue pour vivre et mourir à Paris. Ces acteurs qui jouent à mal jouer, cette narration intime aux limites du possible, cette ode assumée au plus grand perdant de l'histoire, oser raconter Hector plutôt qu'Achille, parler de courage et de lâcheté quand ni l'un ni l'autre ne sont jamais vraiment définis dans le monde, fuir ce que l'on pense être, se persuader d'être ailleurs, revenir à ce que l'on est, victorieux d'avoir fait avec ce que l'on a, le bon comme le mauvais. Voilà bien le minimum que l'on a le droit de venir chercher au cinéma, une histoire universelle et intemporelle, racontée, encore et toujours, avec son ventre.

Berlinale (Berlin), du 7 au 17 février 2019

L A T E R N A

M A G I C A



Théâtre
du 30 avril
au 4 mai

Ingmar Bergman
Dorian Rossel



Théâtre
Forum
Meyrin

forum-meyrin.ch
Genève / Suisse